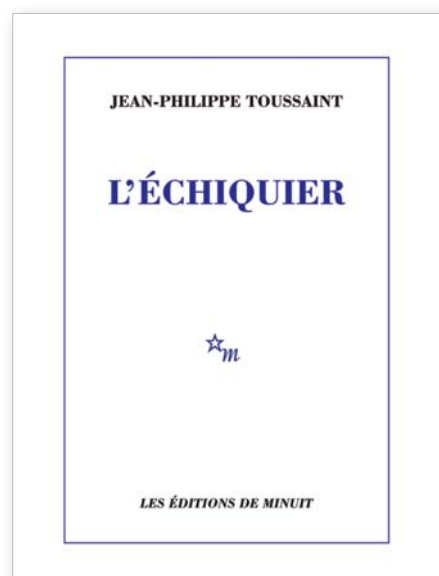




JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

“ IL Y A DANS LES ÉCHECS QUELQUE CHOSE D’UNIVERSEL DANS LE RAPPORT AVEC LE TEMPS ET AVEC LA MORT ”

Publié aux Editions de Minuit, récemment éligible au Prix Goncourt 2023, *L'Échiquier* est l'œuvre d'un auteur qui est aussi un joueur d'échecs. Entretien avec un passionné...



Jean-Philippe Toussaint a écrit *L'Échiquier*, un excellent livre où chaque mot est judicieusement choisi ; une autobiographie et, comme fil d'Ariane, le jeu d'échecs. Pendant l'écriture de ce livre, l'auteur a traduit en parallèle *Le joueur d'échecs* de Stefan Zweig, qui a été intitulé *Echecs*... Précisons aussi que l'écriture de ce livre et la traduction de Zweig ont eu pour contexte le confinement...

Pourquoi cette écriture en simultané si j'ose dire, et pourquoi le titre *Echecs* à la nouvelle de Stefan Zweig ? Qu'est-ce qui change par rapport à la nouvelle déjà traduite ?

Le premier livre que j'ai écrit, au début des années 1980, s'appelait *Echecs*, il

racontait l'histoire d'un championnat du monde d'échecs qui durait dix mille parties, qui durait toute la vie, qui était la vie même. J'ai naturellement pensé à ce premier livre quand j'ai pris la décision de traduire la nouvelle de Zweig. Mieux, j'ai immédiatement décidé de traduire le titre original, *Schachnovelle* (littéralement « nouvelle des échecs »), non pas par *Le Joueur d'échecs*, le titre historique sous lequel la nouvelle est connue en France, mais par *Echecs*, le titre du premier livre que j'ai écrit. C'était là un choix consubstantiel à celui de traduire la nouvelle. En appelant la nouvelle de Zweig *Echecs*, en donnant à ma traduction le même titre qu'à ce premier roman que j'avais écrit il y a plus de quarante ans, j'effectuais ainsi, à travers le temps, un geste intime et personnel que je voyais autant comme une fidélité au jeune homme que j'étais que comme un hommage à l'écrivain attachant qu'est Stefan Zweig.

“
Ce n'est que sur le moment que je me suis rendu compte combien ce texte rencontrait d'écho avec la situation que nous étions en train de vivre pendant la crise sanitaire.

Jean-Philippe Toussaint

”
Quelles ont été les plus grandes difficultés rencontrées dans la traduction de Zweig ?

Cela m'a enchanté de traduire *dritt-klassige Spieler* (littéralement « joueurs de troisième classe », ou de « troisième catégorie ») par « patates ». « Patates », c'est bien le terme qui avait cours

dans les clubs d'échecs de ma jeunesse pour qualifier les joueurs d'échecs médiocres. Dans un lexique du jeu d'échecs sur Internet, j'ai même un jour trouvé ce commentaire : « pousseur de bois est un terme péjoratif, c'est un synonyme de mazette, ou de patate. » Pour ceux que ces questions de traduction pointues intéressent, nous avons sélectionné sur mon site internet quatorze « problèmes d'Échecs » : <http://www.jptoussaint.com/projet-echecs.html>

Stefan Zweig, dans sa nouvelle, souligne la notion du dédoublement de la conscience. Vous dites que cette dualité mentale, vous avez eu l'impression de la vivre pendant le confinement... pouvez-vous expliquer ?

Traduire la nouvelle de Zweig était un projet très ancien, mais ce n'est que sur le moment que je me suis rendu compte combien ce texte rencontrait d'écho avec la situation que nous étions en train de vivre pendant la crise sanitaire. Le docteur B. de la nouvelle de Zweig, prisonnier de la Gestapo, vit de façon exacerbée un confinement forcé. C'est dans la chambre d'hôtel où il est retenu prisonnier que, après avoir dérobé un manuel d'échecs dans le manteau d'un de ses gardiens, il va refaire inlassablement les parties de grands-maîtres qui se trouvent dans le livre, avant de finir par se dédoubler pour jouer aux échecs contre lui-même.

Jean-Philippe Toussaint, les échecs représentent-ils pour vous un art, une science ou tout simplement un jeu ? Et pourquoi ?

C'est tout cela à la fois, et davantage encore. Dans ma traduction de la nouvelle de Zweig, j'aime beaucoup ce passage :

« Mais n'est-ce pas déjà une restriction offensante de parler d'un jeu à propos des échecs ? N'est-ce pas aussi un art, n'est-ce pas une science, flottant entre

Ci-contre : la position décrite dans *L'Échiquier* p. 134.





les deux catégories, comme le cercueil de Mahomet entre le ciel et la Terre ? N'est-ce pas un lien unique qui marie les contraires : ancestral autant qu'éternellement neuf, mécanique dans son dispositif et pourtant ne se déployant que par l'imagination, limité dans un espace géométrique rigide et en même temps illimité par les combinaisons qu'il permet, en perpétuel développement et pourtant stérile : une pensée qui ne mène nulle part, une mathématique qui ne calcule rien, un art sans œuvre, une architecture sans substance, qui, comme il a été prouvé, n'en est pas moins plus durable, dans son être et son existence, que tous les livres et toutes les œuvres d'art ?¹»

“

Je suis passé un jour devant mon ancienne école (...) J'ai poussé la porte, et je me suis rendu compte que le hall d'entrée, dallé de noir et de blanc, avait des allures d'échiquier. C'est le point de départ du livre. À partir de là, à partir du présent de cette matinée ensoleillée de mars 2020, j'ai laissé vagabonder mes souvenirs sur l'échiquier de ma mémoire.

Jean-Philippe Toussaint

”

Revenons à votre livre *L'Echiquier* qui comporte 64 chapitres. Vous y parlez beaucoup et très judicieusement du jeu d'échecs mais *L'Echiquier* n'est-ce pas aussi *L'Echiquier* de votre vie en quelque sorte ? Et qu'est-ce que cela représente pour vous ?

Pendant le confinement, que j'ai vécu à Bruxelles, je suis passé un jour devant mon ancienne école, rue Américaine. J'ai poussé la porte, et je me suis rendu compte que le hall d'entrée, dallé de noir et de blanc, avait des allures d'échiquier. C'est le point de départ du livre. À partir de là, à partir du présent de cette matinée ensoleillée de mars 2020, j'ai laissé vagabonder mes souvenirs sur l'échiquier de ma mémoire.



© MATHIEU ZAZZO / LES ÉDITIONS DE MINUIT.

Vous dites reprendre à Perec la polygraphie du Cavalier... Pourquoi cela vous a-t-il semblé intéressant ?

Sous l'apparence d'un exercice d'une grande rigueur mathématique, cela m'a permis de proposer une promenade vagabonde. L'idée, pour évoquer ma vie, était d'aller de case en case sur l'échiquier de ma mémoire, à sauts et à gambades comme dit joliment Montaigne, en évoquant aussi bien un ami d'adolescence disparu dans un accident d'avion que le Grand-Maître Arthur Youssouпов avec qui j'ai tourné un film à Berlin dans les années 1990.

Vous dites que les échecs ont toujours été pour vous intimement liés à l'écriture... pourquoi ? Comment expliquez-vous cela ?

Cela correspond à une période très précise de ma vie, une période de transition, une période de flottement où tout est encore possible. La ligne de jeu principale n'est pas encore définie, plusieurs variantes s'ouvrent encore devant nous. C'est à ce moment-là de ma vie, à la fin des années 1970, que

tous les fils de ma destinée se sont noués, où j'ai rencontré ma femme, où j'ai commencé à écrire. Pendant ces années-là, je jouais beaucoup aux échecs. Dans les deux cas, quand j'écrivais ou quand je jouais aux échecs, je trouvais une protection intellectuelle inégalable contre les dangers du monde extérieur, contre ses déceptions et ses désillusions. Les échecs, aussi bien que la littérature, ont eu pour moi une valeur de refuge.

La question du vieillissement amenant inéluctablement vers la mort est évoquée dans votre livre. Faites-vous un parallèle avec une partie d'échecs à la pendule ? Le temps qui passe et qui nous est compté ?

Oui, l'écoulement du temps à la pendule a un côté peau de chagrin, on se dirige inéluctablement vers la fin du chemin, vers la mort ou la chute du drapeau et la fin de la partie.

(1) *Échecs*, de Stefan Zweig, traduit par Jean-Philippe Toussaint (Minuit, 2023)

Quelle influence a eu votre père (écrivain et également directeur-rédacteur en chef du quotidien *Le Soir* à Bruxelles jusqu'en 1989) sur vous par rapport au jeu d'échecs et aussi par rapport à l'écriture ?

Les relations avec mon père, aussi bien en matière d'échecs que d'écriture, sont au cœur du livre. C'est en cela que *L'Échiquier* est un livre autobiographique.

Et puis, un mot sur votre maman Monique Toussaint, disparue cette année et qui fut à la tête de la très renommée « Librairie Chapitre XII » à Bruxelles pendant plus de 40 ans. Ce haut lieu culturel fréquenté par les intellectuels de France et d'ailleurs...

Quand ma mère a ouvert la Librairie Chapitre XII à Bruxelles, elle en a fait un lieu de culture et de rencontres. La librairie était ouverte le dimanche matin. On servait le café et les croissants. Autour du bar, se pressait une faune disparate et décontractée, amis de mes parents, journalistes, fonctionnaires européens. On y jouait même aux échecs.

Vous avez donc baigné dans un univers de livres et de culture. Qui, des deux, vous a le plus influencé dans l'écriture, votre papa ou votre maman ?

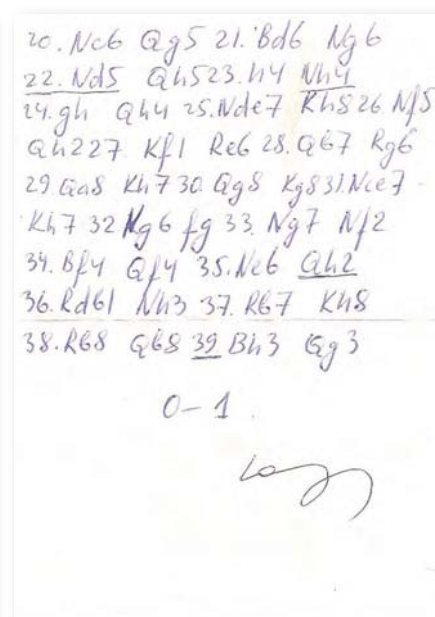
Les deux. Il y avait des livres partout dans l'appartement de Paris où j'ai passé mon adolescence, des livres écrits par mon père, des essais politiques, des romans policiers, des services de presse de romans qui venaient de paraître. Il y en avait partout, sur les tables, sur les meubles, dans la chambre de mes parents, sur les rayonnages de la bibliothèque. La table basse du salon était toujours encombrée d'ouvrages récents, de journaux et de revues.

Vous avez été champion du monde Junior de scrabble ?

C'est vraiment par hasard que je suis devenu champion du monde Junior de scrabble. A Noël 1972, alors que nous étions en vacances à Cannes, mes parents ont appris que les premiers championnats du monde de scrabble allaient se tenir à l'hôtel Miramar. Il se trouve que l'avocat belge Hippolyte Wouters, un des organisateurs, était un ami de mes parents. C'est comme ça que ma sœur et moi avons pris part à la compétition. Mais, depuis cette époque glorieuse, j'ai assez peu joué au scrabble, et mes lauriers, s'ils existent encore, dépérissent plutôt dans un coin de ma mémoire que dans une authentique armoire à souvenirs (avec ma coupe et quelques coupures de presse jaunies découpées par ma grand-mère).



Retranscription par Youssoupov de sa partie contre Ivanchuk à Bruxelles en 1991.



“
Nous étions une vingtaine de joueurs à nous réunir régulièrement, avec des échiquiers et des pendules. Un jour, Gilles Andruet a débarqué et il a dit quelque chose comme : “Je vous prends tous à l’aveugle.” Et il l’a fait, et il nous a tous battus.

Jean-Philippe Toussaint

Selon vous, le jeu d'échecs est-il un langage universel ? Et pourquoi ?

Je crois que, comme en littérature, il y a dans les échecs quelque chose d'universel dans le rapport avec le temps et avec la mort.

Vous évoquez le match Karpov-Kasparov auquel vous avez assisté à Londres et à Lyon... Quel sentiment vous a laissé ce match ?

La coïncidence, entre le premier livre que j'ai écrit, *Échecs*, où je racontais l'histoire d'un championnat du monde qui durait toute la vie, et la réalité du match Karpov-Kasparov, d'abord simplement anecdotique, a pris pour moi une dimension vraiment prémonitoire à mesure que le match se prolongeait, et même, comme dans mon livre, à

proprement parler, s'éternisait. Au début, mieux préparé, Karpov a rapidement mené 4 à 0, puis 5 à 0, il ne lui manquait plus qu'une victoire pour rester champion du monde. Mais c'est à ce moment-là que Kasparov s'est mis à accumuler les parties nulles, partie nulle sur partie nulle, puis, à la surprise générale, Kasparov, lentement, a commencé à remonter la pente, 5-1, 5-2, 5-3, jusqu'à ce que les officiels soviétiques, de plus en plus pâlisants, voyant Karpov s'effondrer psychologiquement, ont fini par inciter le président de la FIDE à annuler le match (pour, selon la version officielle, préserver la santé des joueurs !). Pour l'anecdote, j'ai assisté dans ma vie à trois parties de championnat du monde, deux fois Karpov-Kasparov, à la fin des années 1980, et une fois Carlsen-Nepomniachtchi, en décembre 2021 à Dubaï, et, les trois fois, cela s'est terminé par une partie nulle. Cela n'étonnera peut-être pas les vrais amateurs d'échecs qui savent que, dans les championnats du monde, il y a bien plus de parties nulles que de parties qui se terminent par la victoire de l'un ou l'autre joueur, mais c'est quand même assez déconcertant, pour ne pas dire un peu décevant.

Vous étiez très ami avec Gilles Andruet, crapuleusement assassiné en 1995. Une occasion ici peut-être de se rappeler de ce joueur si talentueux... Comment l'avez-vous connu ?

J'évoque longuement Gilles Andruet dans *L'Échiquier*. Je raconte notre rencontre au rayon échecs de la Bibliothèque du Centre Pompidou. Nous étions une vingtaine de joueurs à nous



© MADELEINE SANT'ANDREA

Jean-Philippe Toussaint à Bastia.

réunir là régulièrement, avec des échiquiers et des pendules. Un jour, Gilles Andruet a débarqué et il a dit quelque chose comme : « Je vous prends tous à l'aveugle. » Et il l'a fait, et il nous a tous battus. On s'est revu plusieurs fois par la suite. Gilles Andruet avait toujours des difficultés à se loger, et il se trouve que je déménageais. Je lui ai alors proposé de reprendre la chambre que j'occupais en colocation avec ma sœur et quelques amis rue des Tournelles. Ma sœur se souvient encore que Gilles Andruet recevait parfois des coups de téléphone à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Comme il dormait pendant la journée et était souvent absent, son interlocuteur demandait s'il pouvait lui laisser un message, et le message, c'était « Dame prend h4 ou Fou b2 » !

Quel est votre rapport au jeu d'échecs au quotidien aujourd'hui ?

J'ai cessé de jouer régulièrement aux échecs au milieu des années 1980,

“ J'ai écrit une lettre à Samuel Beckett que j'admirais beaucoup. (...) Je gagnais, il lisait ma pièce, et me donnait son avis. (...) Beckett m'a répondu : "Les Noirs abandonnent. Envoyez la pièce. Cordialement. Samuel Beckett" ”

Jean-Philippe Toussaint

quand j'ai commencé à écrire. Mais des traces du jeu d'échecs sont perceptibles dans mes livres. Dans *L'Appareil-photo*, le personnage principal, la jeune femme dont le narrateur

tombe amoureux, s'appelle Pascale Polougaïevski. Et dans ce même livre, il y a un long développement sur le comportement étrange du Cavalier dans la défense Breyer de l'espagnole fermée. Dans *L'Urgence et la Patience*, je raconte comment, au début des années 1980, j'ai écrit une lettre à Samuel Beckett que j'admirais beaucoup. Je lui expliquais que j'essayais d'écrire, j'ajoutais que je supposais qu'il devait être très sollicité par des inconnus et je lui proposais, plutôt que de lui demander son avis sur un de mes textes, de faire une partie d'échecs par correspondance, dont l'enjeu serait la lecture d'une pièce de théâtre que je venais d'écrire. Je gagnais, il lisait ma pièce, et me donnait son avis. Il gagnait, je relisais ma pièce, à tête reposée. Je terminais ma lettre ainsi : « au cas où, l. e4 ». Par retour du courrier, Samuel Beckett m'a répondu : « Les Noirs abandonnent. Envoyez la pièce. Cordialement. Samuel Beckett. »

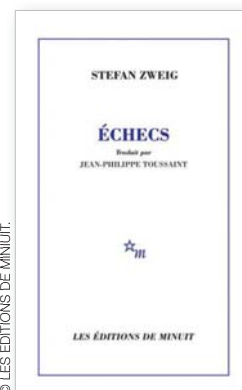
Si on vous demandait de définir l'acte d'écrire... comment le définiriez-vous ? Diriez-vous comme Marguerite Duras « qu'écrire, c'est se taire et hurler sans bruit » ?

Dans *L'Urgence et la Patience*, je raconte que je ferme à peine les yeux et que je me retrouve immédiatement dans le décor que je suis en train d'imaginer pour mon livre. Et j'ajoute cette phrase, qui pourrait passer pour une définition de l'écriture : « Je peux fermer les yeux en les gardant ouverts, c'est peut-être ça écrire. »

Jean-Philippe Toussaint, pourquoi le jeu d'échecs est-il le fil d'Ariane de votre livre ?

Ce sont les échecs qui m'ont permis d'aborder pour la première fois l'autobiographie dans un livre. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR ANNE GERITZEN



La couverture d'*Échecs*, de Stefan Zweig, traduit par Jean-Philippe Toussaint.

© LES ÉDITIONS DE MINUIT.